

La patrie suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223386>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

père évidemment — l'accompagnait. Il semblait, lui aussi, très contrarié.

— Alors, dit-il, tu n'as pas les alliances ?

— Elles sont dans le petit sac que j'ai oublié dans le wagon...

« Les alliances ! pensais-je, consterné. Ça, c'est le bouquet ! Elle se marie. J'ai compromis mes intérêts pour hâter le bonheur d'un autre ! »

J'étais presque tenté de reporter le sac à la gare, sans plus m'occuper de sa propriétaire, quand celle-ci m'aperçut, poussa un petit cri de surprise et de joie, et me présenta comme « un obligeant compagnon de voyage, qui lui avait rendu un grand service ».

Je tendis ma carte et vis que ma qualité d'ancien élève du Polytechnicum faisait bonne impression sur le père qui, à son tour, me révéla son nom.

— Monsieur, dit-il, comme je remettais le fameux sac à Zénaïde, l'étourderie de cette petite fille vous a, je le vois, causé grand dommage. Je crains que vous n'ayez déjà que trop retardé votre voyage. Sans quoi, je vous prierais de le différer d'un jour encore et de nous faire l'honneur d'assister au mariage de mon fils. C'est pour cette cérémonie, qui a lieu ce matin même, que nous sommes venus à D. Ma présence y était nécessaire hier. Ma fille est restée à la maison quelques heures de plus, exprès pour ces alliances que le bijoutier n'avait pu livrer à temps. Et voyez quelle conséquence : c'est précisément cela qu'elle oublie dans le train !

Allais-je, ou non, accepter cette invitation ? Je n'en saurais jamais rien. A ce moment, dans ce couloir d'hôtel qui devenait, comme le vestibule des tragédies classiques, le lieu des coups de théâtre, quelqu'un d'agité et d'essoufflé apparut tout à coup entre nous, s'écriant :

— Je suis vraiment désolé, Monsieur, Mademoiselle ; mais Emile ne pourra pas assister au mariage. Quel contretemps ! Au dernier moment ! Il va falloir changer tous les couples !

— Je ne crois pas, dit tranquillement Zénaïde.

Et, tournant vers moi un adorable sourire :

— Monsieur, on dit que jamais deux sans trois. Vous avez été deux fois mon sauveur. L'indisposition de mon prochain beau-frère me laisse sans partenaire. Puis-je joindre ma prière à celle de mon père pour que vous passiez cette journée avec nous ?

Et je passai cette journée avec elle. Puis, j'en passai beaucoup d'autres. Car ma sympathie naissante s'accrut par ce rapprochement, et la volonté du destin se manifestait trop clairement pour que j'y tentasse la moindre opposition. Quelques mois plus tard, Francine devenait ma femme.

— Comment Francine ? Et Zénaïde ?

— Ah ! parfaitement... La veille du mariage de son frère, ma femme, n'ayant pas assez de place pour tous les « accessoires » qu'elle emportait, avait acheté un petit sac en solde, sans se préoccuper de la lettre gravée sur le cuir du fermoir.

D'ailleurs, je l'appelle Zinette, sans doute pour justifier cette initiale à laquelle — un peu — je dois mon bonheur. *Maurice X.*

La Patrie Suisse. — La « Patrie Suisse » du 30 juillet nous retrace la carrière du grand savant et du philanthrope que fut le professeur D'Espine. Parmi les actualités, la cérémonie belgo-suisse d'Ouchy, d'excellents portraits de nos tireurs actuellement à Anvers, ceux aussi du capitaine Strub, de M. Grobet-Roussy. Voici encore de belles reproductions des œuvres présentées à l'exposition municipale des Beaux-Arts, à Genève, Pierre Deslandes nous parle des fêtes du Quercy, cette province française si proche, au fond, de nous. Une page sur le lac de Gers cher à Töpffer ; une chronique de l'Urbanisme complètent ce numéro.

Scène de wagon. — Deux messieurs sont seuls, en face l'un de l'autre, dans un wagon. Le premier, désirant fumer, tire un cigare de sa poche et le montrant avec une exquise politesse.

— Vous permettez ?

— Parfaitement... Je vous remercie beaucoup, répond l'autre, en prenant le cigare et en l'allumant.

Il était sourd.

DIMANCHE !

LE dimanche est-il le dernier jour d'une semaine ou le premier de la suivante ? Pourquoi, le dimanche, endosse-t-on de beaux habits ? — Pour mieux se reposer !

Pourquoi, le dimanche matin, éprouve-t-on tant de plaisir à se raser ?

Pourquoi tant de dames sont-elles d'une humeur massacrante ?

Le dimanche est la joie des enfants, mais pas la tranquillité des parents !

Pourquoi attacher tant d'importance à bien manger ce jour-là ?

Les sorties dominicales nous font rentrer en nous-mêmes !

On a plus soif le dimanche que la semaine !

Les femmes sont plus jolies, le dimanche ; les messieurs, plus solennels : pourquoi ?

Le dimanche, le quai d'Ouchy ressemble à un paradis.

Marrons chauds et crèmes glacées : une étape lumineuse dans la grisaille des semaines !

Les mouettes ont-elles le même calendrier que nous ?

Pourquoi a-t-on si douce souvenance du dimanche, le lundi matin ?

Les amoureux sont-ils plus heureux, le dimanche ?

L'amateur de champignons voudrait deux dimanches par semaine, la police des routes un par quinzaine !

Le dimanche est le jour où les pères de famille devraient être ravis de promener leur progéniture. Croiriez-vous, pourtant, qu'il en est qui préféreraient lire en paix leur journal, en fumant pipe ou cigarette ?

Le dimanche est le jour du repos : sur quel jour tombe le dimanche des sportifs ?

Le dimanche a inspiré tant de sottises à l'humanité que, ce jour-là, nous devrions pleurer !... *St-Urbain.*

LE GUIGNON OU LES DÉBOIRES D'AUDIUSTE.

SI je crois au magnétisme ? Pour sûr ! Ça m'a coûté assez chère...

— Comment ça ?... Tu as toujours une chance extraordinaire, toi.

— Que veux-tu, la guigne, le guignon, ça me connaît. Toujours est-ce qu'un jour de la Foire de la St-Martin, que j'avais eu été à Vevey pour acheter un cochon, on est allé voir l'après-midi une représentation d'un individu qui s'appelait Donito. C'était au théâtre... ça coûtait un franc. Charrette, tiel homme ! Y te changeait une femme en une barre de fer en un clin d'œil. Et qu'on pouvait s'asseoir dessus, monter dessus, monter dessus avec les pieds, rien n'y faisait. J'y suis monté, moi, dessus... une vraie barre de fer.

— Vouaïh ! Une vraie barre de fer...

— Bedent ! Quand je dis une barre de fer, je veux dire comme une barre de fer. C'est bien sûr qu'il ne l'a pas changée en une barre de fer, mais elle est devenue toute raide... comme une barre de fer. Comprends-tu ?

— Quand tu m'expliques, oui !

— Comme j'étais assis sur cette personne, Donito me dit comme ça : Vous, vous avez l'œil.

— Qui ça, moi ? que j'y fais !

— Oui, vous ! Vous avez l'œil.

Ça m'a donné un frisson. Y a pas à dire, mais je sentais que j'avais l'œil... ça m'inquiétait de l'avoir, l'œil.

Là-dessus, on sort et on va prendre un verre au Café du Théâtre, histoire de se rafraîchir, car il faisait une de ces tièdes dans cette salle !

— Dis donc, Audiuste, que me fait un des amis, y l'a dit que tu avais l'œil, pas vrai ?

— C'est bien sûr, qu'il me l'a dit.

— Diable ! Y te faut faire attention ! C'est dangereux.

— Pas tant que ça, que je fais. Et je regarde Louis, tu sais, le fils au gendarme.

— Ah ! voui !

— Le frère à la Julie.

— Voui, voui !

— Qui a épousé Gustave.

— Voui, voui !

— Gustave, le maréchal.

— Voui !

— Le dragon !

— Mais je m'échine à te dire que voui !

— Eh bien, voilà mon Louis qui devient tout chose... qui devient tout blanc et qui tombe à la renverse sur sa chaise.

— Pas possible !

— Attends ! Moi, je me dis : Ça y est, c'est l'œil. Les amis me disent : Charrette, c'est l'œil ! Et tout le café répète : Y a pas, c'est l'œil.

On secoue Louis, inutile ! On lui jette un pot d'eau froide... rien. — Souffle lui dessus, qu'on me fait. Je souffle ! je souffle... toujours rien ! Je lui tape dans les mains... je le chatouille, rien. Je commençais à avoir peur.

— Y faut le porter dans un lit.

Dans la chambre à côté il y avait un lit ; on le met dessus, et je recommence à souffler, à tapoter, à le secouer... Une vraie motte de terre.

— Ah ben, tu es frais, qu'y me disent... tu en as fait une jolie... Si il ne se réveille pas, te voilà assassin.

— Assassins ! moi ! je n'ai fait que le regarder.

— Oui, mais du moment que tu avais l'œil, il te fallait faire attention.

— Est-ce que je pouvais savoir !!

— Homicide par imprudence : de six mois à deux ans de prison...

— Ah ! charrette, que je fais, si on peut le réveiller, je paye bien une vingtaine de bouteilles.

— Y faut aller chercher Donito, que fait un homme qui était là.

C'est par là qu'on aurait dû commencer. Une demi-heure après, Donito était là.

— C'est vous qui avez endormi cet homme ? qu'il me dit d'un ton sévère.

— Oui, monsieur, sans le vouloir.

— Alors, je ne puis rien faire, je ne peux réveiller que les gens que j'ai endormis moi-même.

— Mais, monsieur...

— Inutile ; du reste, vous allez voir.

Et il essaye de souffler sur Louis... Rien de rien !

— Mais que faire ? que faire ? que je fais. Charrette, charrette ! si on le réveille, je paye cinquante bouteilles.

— Attendez, que me fait Donito, j'ai une idée. Mais vous tenez les cinquante bouteilles ?

— Ah ! si je les promets !

— Je vais essayer de l'endormir encore plus profondément et puis je le réveillerai brusquement.

Il s'approche du lit, il fait des simagrées sur la figure de Louis, puis lui souffle sur le front. Louis se dresse alors tout d'un coup, ouvre les yeux, me regarde et me donne un puissant coup de poing dans l'estomac. Tiel pétard ! Mais que j'étais content.

— Tu sais, qui me fait, ne me regarde plus, ou je fais un mauvais coup.

— Il était déjà assez mauvais comme ça, que j'y dis.

— Quoi ?

— Ton coup de poing...

Et j'ai payé les cinquante bouteilles, que tout le café a bu séance tenante.

— Après, sais-tu ce qui m'ont dit ?

— Non !

— Que tout ça, c'était une comédie pour me faire chevrer...

— Pas vrai !!

— Et que Louis n'était pas plus endormi que moi.

— Elle est raide, celle-là...

— Et on peut dire rudement salée.

Compensation. — Premier Bohème. — Dire qu'autrefois, je ne sortais qu'en huit reflets et en bottines vernies !

Deuxième Bohème. — Baste ! si ton gibus et tes ribonis ne brillent plus guère, ta redingote luit épatamment.